

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS FREE PUBLICATION CO., LIMITED.

REDACTION: 235 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES ABONNÉS: OFFICES DE RECHAUFFEMENT, VESTIBULES ET LOCATIONS, ETC., QUI S'OUVRENT AU PRINCEPS DE LA SAISON. VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 8 juin 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrade, showing temperature ranges for different times of day.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Découragement. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. La Maison Neuve. Conte inédit—Le Miracle. L'Eglantine, poésie. Les Nouveaux Souvenirs de Mme Juliette Adam. 8me PAGE. Mondanités. Chiffons. Souvenir d'Artiste.

L'Attitude du Japon.

L'attitude du Japon envers les Etats-Unis devient de plus en plus irritante et conséquemment inquiétante, inquiétante en ce sens qu'on ne peut la définir exactement et que, dans ces conditions, on se demande quelles peuvent bien être les visées du gouvernement de ce pays. Ce gouvernement est récemment monté sur ses grands chevaux à propos d'incidents qui relèvent plus de la police que de la politique.

comme ne le feraient certainement pas de véritables grandes nations d'une race ayant derrière elle vingt siècles de civilisation et non parvenue d'hier comme la race nipponne. Mais on pourrait leur pardonner d'être ridicules et leur donner quelque semblant de satisfaction pour des incidents réellement insignifiants, dans l'espoir que l'expérience les rendrait d'esprit plus sages, s'ils ne paraissent pas vouloir pousser les choses à l'extrême. Un avis de Tokio annonce, en effet, que le ministre des affaires étrangères du Japon a déclaré que son gouvernement rejeterait toute entente, ou convention, pour la restriction de l'immigration des ouvriers, et qu'en outre il ferait tous ses efforts pour éliminer du traité actuellement en vigueur, traité qui doit être révisé en 1909, la clause relative à cette immigration.

C'est plus grave, et cette fois les Japonais vont trouver les autorités de Washington moins accommodantes. D'autre part le gouvernement français a, dit-on, offert ses bons offices au gouvernement des Etats-Unis pour lui faciliter une entente avec le Japon. Il s'agissait bien entendu, d'une entente comme celle qui a été conclue il y a quelque temps entre Paris et Tokio pour la sauvegarde des intérêts respectifs, et non d'une intervention amicale pour clore les ridicules incidents de San Francisco. C'était une marque d'amitié, et les gouvernements de Washington ont ainsi compris la démarche, mais ils ont cru devoir refuser, et cela se comprend. Ce n'est que lorsque les Japonais auront cessé d'irriter sans raison sérieuse les Américains que ceux-ci pourront conclure une entente durable.

Proposition bien accueillie.

Paris, 8 juin.—La proposition du gouvernement américain de placer la chambre de commerce Française sur le même pied que celle de l'Allemagne quant aux factures d'expédition, a créé une bonne impression parmi les exportateurs Français qui accueillent avec plaisir les modifications dans les règlements administratifs accordés par l'Allemagne et dont la France et d'autres pays bénéficieraient.

Les expériences de M. Santos-Dumont.

Paris, 8 juin.—M. Santos-Dumont, l'audacieux aéronaute a heureusement échappé aujourd'hui à un accident qui eût pu lui coûter la vie. Il s'était rendu de bonne heure ce matin à Bagtelle pour essayer un nouvel aérostat, lorsque par suite d'une fausse manœuvre d'un des aides, le gouvernail de l'aéroplane fut faussé et la machine vint lourdement s'abattre sur le sol.

Les chambres de commerce françaises.

Paris, 8 juin.—La proposition du gouvernement américain de placer les chambres de commerce françaises sur le même pied que les chambres de commerce allemandes dans la question des exportations a créé une impression favorable dans les milieux commerciaux français.



HAAGON VII, Roi de Norvège.



LA REINE MAUD, de Norvège.

Chez la reine de Norvège.

Enfant, la reine Maud, que Paris vient d'accueillir, fut l'idole de sa grand-mère, la reine Victoria, de son père et du peuple anglais, qui l'appelaient "la petite princesse". Très vive, aimant passionnément les sports, dotée d'un caractère indépendant, elle a toujours montré peu de goût pour le cérémonial des Cours. Quelques temps avant son mariage, elle fit, en compagnie d'une gouvernante allemande, un voyage à l'étranger. Elle voyagea sous le nom de miss Mill. "Quel ennui de n'être pas toujours miss Mill, dit-elle à une amie, ce serait infiniment plus amusant que d'être princesse !"

C'est dans les réunions de famille tenues à Fredensborg et présidées par le roi de Danemark Christian IX, que naquit l'inclination réciproque de la Princesse et de son cousin, le Prince Charles de Danemark, officier dans la marine danoise. Cette inclination, d'abord contrariée par les Cours de Danemark et d'Angleterre, triompha des résistances, grâce à la fermeté de caractère de la princesse, résolue à se marier selon son cœur. Rares on vit un couple aussi charmant: le Prince élané, très élégant, portant avec la même aisance l'uniforme et la tenue civile; elle, petite, très fine, habillée avec un goût exquis et réalisant le pur type aristocratique anglais. Réserve, presque timide dans les fêtes officielles, elle est dans l'intimité d'humeur vive et gaie; ses saillies spirituelles font la joie de son entourage.

Dans les premiers temps de leur mariage, le Prince et la Princesse Charles menèrent une vie retirée, tant en Angleterre qu'en Danemark; ils ne paraissaient à la Cour que dans certaines circonstances solennelles. La Princesse affectionnait particulièrement sa jolie villa "Appleton House", située dans le voisinage de Sandringham, au milieu d'un grand parc silencieux, près des ruines d'une église moyenâgeuse. A Copenhague, le couple princier habitait un rez-de-chaussée d'une maison appartenant au roi Georges de Grèce. Il y menait l'existence d'un ménage d'officier et recevait souvent à dîner des camarades du Prince, accompagnés de leurs femmes.

Le vœu du peuple norvégien qui les appelait au trône de Norvège arracha le Prince et la Princesse Charles à cette vie de demi-occultisme. Devenue Reine,

la "petite princesse" s'est arrangée, au palais royal de Christiania, un home charmant et très familial. Des meubles et des bibelots ont été apportés d'Appleton House et du gentil rez-de-chaussée de Copenhague. Au nombre des bibelots sont une collection d'ivoires sculptés et des têtes de pipes découpées par la Reine dans le bois. L'ancienne Cour de Norvège, réglée par Bernadotte, qui aimait la pompe, comprenait un nombre considérable de fonctionnaires: un grand maître et une grande-maitresse, une douzaine de chambellans, un intendant, plusieurs dames d'honneur, un aumônier, un médecin, trente-cinq fonctionnaires subalternes. Haakon VII se contente d'un maréchal de la Cour et de deux secrétaires, et le service de la reine Maud ne comporte qu'une grande-maitresse et deux dames d'honneur. Cependant, le palais de Christiania, avec ses proportions imposantes et ses vastes salons de réception, garde un caractère de grandeur qui en fait une demeure vraiment royale. Par contre, la résidence d'été des souverains de Norvège est simple, gaie, rustique comme une habitation de gentilshommes campagnards. Elle a nom Bygdoo et est située non loin de Christiania, dans une presqu'île qui fut donnée, en 1305, au roi Haakon V et à la reine Eufémie et qui, depuis ce temps est restée la propriété de la Couronne. En 1695, fut construit dans la presqu'île de Bygdoo une maison de vieux style norvégien, que S. M. Oscar II fit restaurer en 1888 et qui a conservé son caractère d'ancienneté. La façade est de bois jauni, la toiture en tuiles. Elle n'a qu'un seul étage et s'entoure d'un jardin absolument délicieux, planté de tilleuls et de platanes. Les environs sont ravissants; les terres cultivées, les prairies, alternent avec les forêts de sapins.

Aucun factionnaire ne garde l'entrée de ce château qu'à première vue on est tenté de prendre pour une grande ferme. L'intérieur a été modernisé pour recevoir les jeunes souverains du nouveau royaume de Norvège. Dans les vingt-quatre pièces que renferme la vieille maison la lumière électrique est installée. Le grand salon a reçu une décoration blanche et or. On y admire quelques tableaux de maîtres qui furent mis là par Charles XIV (Bernadotte). La reine Maud y a fait placer un piano à

quene et de beaux meubles Louis XV. A côté, se trouve la salle à manger, où les meubles sont en vieux chêne; puis le boudoir de la Reine, orné de tentures vertes, le salon et la chambre du petit prince Olaf, la chambre du couple royal. Ici et dans le cabinet de toilette de la Reine, le mobilier est entièrement blanc. Le cabinet de travail du Roi, celui de son aide de camp, le salon des demoiselles d'honneur, un vestibule et une vaste cuisine complètent cette installation plutôt confortable que luxueuse. A Bygdoo, le prince Olaf vit en pleine liberté; son plaisir favori consiste à se promener sur l'île noire Harry qui lui a donné son grand-père Edouard VII. Le roi Haakon cause avec ses fermiers. Sous les tilleuls du jardin, parmi les parterres de tulipes et de roses la reine Maud, en costume de tennis, est une délicieuse châteline. On dirait une princesse de conte de fée à qui un joli cachet de modernisme prête une grâce nouvelle....

AMUSEMENTS.

WHITE CITY.

"Saïd Pasha", un des plus amusants opéras comiques du répertoire, finit glorieusement la semaine au Casino de la White City. La salle est foulée à chaque représentation, ce qui s'explique, car les artistes de la troupe Olympia l'interprètent avec autant de brio que de talent. "Saïd Pasha" aurait pu rester à l'affiche, mais la direction, fidèle à son programme, donne à partir de demain soir une œuvre nouvelle "The French Maid". C'est une comédie musicale qui a fait fureur partout où elle a été jouée, et qui va indubitablement enthousiasmer notre public. Lottie Kendall et ses camarades de la troupe Olympia vont se surpasser dans cette pièce originale et amusante. Le concert de l'orchestre commence à sept heures du soir.

WEST END.

Mlle Irma Obsany, avec ses cacatoès et ses perroquets dressés, arrive de la côte du Pacifique où elle a obtenu un grand succès. Elle est inscrite en tête du programme qui sera inauguré demain soir à West End. A côté d'elle se feront bruyamment applaudir Fred et Annie Pelot, à la fois jongleurs et comédiens, qui sont de notre ville. Ils seront fêtés comme artistes et comme compatriotes. Les frères Kremka et les musiciens Goodman, dont le succès a été complet depuis lundi dernier, restent une autre semaine. Le kinodrome offrira des vues nouvelles, et l'orchestre exécutera l'intéressant programme suivant:

- 1 The Minute Man (March), Winburn. 2 The Passing Band, G. L. Lansing. 3 Somewhere (Medley Overture), C. K. Harris. 4 Gaminbrun (Polka), R. Bial. 5 Mirella, Gounod. 6 The Mill in the Forest, Ellenberg. 7 The Butterfly (Characteristic), Bendix. 8 William Tell (Overture), Rossini. 9 Picayune Frog Polka (Characteristic), Barra. 10 Jolly Fellow's Waltz, Vollestedt. 11 Trombone Solo (by Mr. A. Wickboldt), Selected. 12 Ragtime Jimmie, L. B. Grabbe. 13 Les Huguenots, Meyerbeer. 14 Charcoal, Lee Grabbe.

Concours Littéraire et Historique.

Quelques Pensées d'A. Dumas Fils.

(A propos de la reprise de "Monsieur Alphonse".)

On lira dans une autre partie de ce numéro les lignes que publie l'Athénée Louisianais sous la signature de son éminent secrétaire perpétuel, M. Bussière Rouen; lignes où sont expliquées avec clarté les conditions du prochain concours et, où en est annoncé le sujet: le "Général Beauregard". L'Athénée a certainement été heureux dans le choix de son sujet, car le grand Louisianais qu'a été le général Beauregard est depuis longtemps entré dans l'Histoire, dès le début de l'inégale lutte que soutint pendant de longues années le Sud contre le Nord des Etats-Unis et qui permit à notre compatriote de s'affirmer grand capitaine; de faire preuve de précieuses connaissances comme tacticien, du plus admirable sang-froid sur les champs de bataille, de génie militaire enfin. Beauregard est un très séduisant sujet d'études, nous l'avons vu; il tentera plus d'une plume, car les plus lumineuses pages de l'histoire de la Confédération, c'est lui qui les a écrites avec sa brillante épée.

Le théâtre, il ne faut pas se le dissimuler, vit beaucoup d'illusions, d'émotions, d'entraînements, de surprises. Le charme y est plus nécessaire que la vérité. L'œil se laisse prendre par un beau visage, l'oreille par une belle voix. C'est le propre des grandes assemblées humaines de pouvoir être momentanément séduites par un mot, par un geste, par un cri. Pour entraîner mille individus, il n'est besoin que de les émouvoir; pour entraîner un il faut le convaincre. On ne doit jamais modifier un dénouement. Un dénouement est un total mathématique. Si votre total est faux, toute votre opération est mauvaise. J'ajouterais même qu'il faut toujours commencer sa pièce par le dénouement, c'est-à-dire ne commencer l'œuvre que lorsqu'on a la scène, le mouvement et le mot de la fin. On ne sait bien par où l'on doit passer que lorsqu'on sait bien où l'on va.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1907-1908. PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: LE GENERAL BEAUREGARD.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1908 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité trouve le manuscrit digne d'être couronné. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écru, écriture régulière, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devra pas dépasser 30 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits ouvrira seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus; qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUSSIERE ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Il y a plus d'honnêtes femmes qu'on ne le croit, pas autant qu'on le dit.

Les hommes ont quelquefois le droit de dire du mal des femmes, mais d'une femme.

Que les femmes gravent ceil dans leur mémoire: Celui-là seul est digne de leur amour qui les a jugées dignes de son respect.

Donnez de l'argent, n'en prétez pas; donner ne fait que des ingrats, prêter fait des ennemis.

A quarante ans, un homme politique sérieux méprise tellement les hommes, qu'il n'a plus qu'à se tuer ou à s'en servir.

Les œuvres de théâtre ne sont pas écrites seulement pour ceux qui viennent au théâtre; elles sont écrites aussi, et surtout, pour ceux qui n'y viennent pas. Le spectateur ne fait que le succès, le lecteur, fait la renommée.

Vous n'avez rencontré personne qui vous ait effrayé?... — Personne, je vous assure... Son rire nerveux était une certitude de plus qu'elle mentait. Pourquoi ces mensonges, si elle n'était pas coupable? Une pensée mauvaise amenait un sourire dans les yeux de la veuve.

Elle remarqua bientôt un changement subit dans les habitudes de sa belle-soeur. Alors qu'autrefois la comtesse sortait presque tous les jours, amoureuse du grand air et de la promenade à pied par les côtes et les bois, elle s'enferma chez elle, ne quitta plus les terrasses ombragées et les abords immédiats du château. On eût dit que, même là où elle se sentait sous la protection de son mari, elle conservait malgré tout le vague effroi d'un danger, car elle ne se hasardait qu'avec crainte jusqu'à la rivière. Deux ou trois fois, quand apparut au bord de l'eau la haute silhouette du maître-ménier qui la guettait, elle se hâta de remonter vers le str abri du Royaume.

Nathalie pensa: — Elle a deviné mes soupçons et elle se tient sur la défensive... La suite à dimanche prochain.

Sur le boulevard, un hâneur accoste un ami pressé: — Comment allez-vous?... — Très vite!... répond l'autre sans s'arrêter.

chante action qu'il venait de commettre, se sentit amoindri vis-à-vis de lui-même et se méprisait. Il eut un geste instinctif de courir vers le mendiant qui s'en allait, courbé sous la charge de cette honte subie; il eut envie de le rappeler pour lui dire une bonne parole d'un homme à un autre homme, celle qui fonde les cœurs, qui fait oublier et qui change les haines en naissances en amitiés éternelles.

Mais l'autre était loin déjà, et marchait sans se retourner. Le souvenir de cette heure pesa comme un remords sur la vie du comte. Encore maintenant, après les années écoulées, lorsque cette pensée lui venait, il se voilait les yeux comme pour ne la point voir. S'il avait eu la vérité entière, son remords se fut accru d'une épouvante; le mendiant n'avait pas quitté la contrée. Le hasard fit qu'il trouva de l'ouvrage au Moulin Joli, sur la limite de Royaume. Il resta là, inconnu, honnête, obstiné. C'était un beau et solide garçon aux yeux brillants d'une vie intense. La meunière, qui était veuve, s'en éprit. A son arrivée, elle lui avait demandé simplement son nom: — Jérôme Marberoux... venant des Ardennes... charpentier de son état. — Bon mariage fit de lui le plus riche meunier du val d'Ajol, mais sa femme mourut quelques an-

nées après en donnant naissance à une fille. Alors, il vécut seul, au Moulin-Joli, attendant son heure, car, au fond de son âme courait un atroce désir de vengeance. Jamais Croix-Vitré ne soupçonna le mendiant dans cet homme au visage rasé complètement. Le comte le rencontra, ne le reconnut point et des relations de bon voisinage s'établirent entre eux.

Longtemps le chemineau chercha vers quel point le plus sensible du cœur il pouvait atteindre le plus cruellement Croix-Vitré. Maintenant, il n'hésitait plus... Il avait choisi Suzanne! La comtesse avait conduit Nathalie dans l'île du château qui lui était destinée. Tout y avait été préparé avec soin, dans l'attente de la nouvelle venue, afin qu'elle pût retrouver autour d'elle les raffinements luxueux auxquels la veuve de Bourriane était habituée. Mille jolies bibelots s'étaient alignés par la délicatesse d'une femme et d'une qui se faisait grande joie de l'arrivée de cette étrangère dans sa vie. Quand, toute souriante, elle fut mise en possession de l'appartement, Suzanne lui dit: — A présent, je vous laisse. Promettez-moi seulement d'être heureuse!... Je vous le promets! dit Na-

thalie, les yeux voilés — et pressée comme une menace. Le soir, après dîner, la veuve ouvrit ses fenêtres et sortit sur le vaste balcon de pierre qui courait le long du château, à cet étage. La lune éclairait la campagne. Une autre âme que la sienne se fit attendre en face de cette nature paisible à laquelle tant de souvenirs d'enfance la rattachaient — devant l'horizon des montagnes couvertes — devant le ruban d'argent de la Combeauté qui se noyait et se dénouait à ses pieds pendant que les lointaines fabriques, dont le travail ne cessait pas, faisaient fuier, du haut de leurs immenses cheminées, des milliers de milliards d'étoiles qui s'élevaient, comme un feu d'artifice, dans le calme d'un ciel très bien et très pur.

Tout à coup, elle courut vers la chambre où, déjà, reposaient ses deux fils. Ils ne dormaient pas encore, tenus en éveil par toutes ces choses inconnues. Elle les prit dans ses bras, les porta sur le balcon. Et comme un accès de délire maternel, d'ambition effrénée pour ces petits avec lesquels elle avait voulu mourir, et dont l'avenir l'avait tout effrayé: — Regardez... Regardez bien de tous vos yeux... Michel, Laurent, regardez!... Et souvenez-vous toujours de ce que je vais vous dire en cette première

nuit passée sous ce toit... Royaume sera votre royaume... c'est moi, c'est votre mère qui vous le jure!... Puis, elle rêva, longtemps, dans les ténèbres... Elle rêva... Où trouverait-elle, en ce ménage si uni, la fissure par laquelle entrerait la discorde — ainsi qu'on entre un coin dans une pièce de bois pour la faire éclater?... Minuit sonnait à l'horloge d'une église, très loin derrière les bois. Elle crut voir, en bas, le long de la terrasse, près de la rivière, un homme qui se rapprochait, restait à regarder les fenêtres du château, puis s'éloignait lentement dans la brume qui montait de la Combeauté. — Qui est-il, celui-là?... Un rôdeur? Un amant? Celui-là, c'était l'ancien chemineau, le mendiant à la pièce d'or... Jérôme Marberoux.

Dès le lendemain sa vie fut consacrée à l'étude de ce ménage, et pendant que le comte et Suzanne s'abandonnaient à la joie d'avoir, en recueillant la veuve et ses fils, accompli une généreuse action, deux yeux veillaient sur leur bonheur, scrutant les plus intimes de leurs pensées essayant de deviner les rêves, les tristesses qui se dérobaient, les regrets, les amertumes qui surgissent parfois dans les existences les plus droites et les

plus heureuses. Ces deux cœurs, du reste, s'ouvraient à elle et n'avaient point de devoirs. Ah! ce qu'elle vit tout de suite, par exemple, ce fut leur regret profond de n'avoir pas enfant! Les années s'étaient ajoutées aux années et leur amour, à ces deux êtres pourtant si robustes et si sains, et si beaux l'était resté stérile. Ils ne s'y résignèrent pas. Chacun cachait à l'autre son chagrin.

La nuit venue, Nathalie apercevait, presque tous les soirs, la même ombre errer le long de la terrasse d'en bas, puis s'éloigner. Elle le dit un matin à Croix-Vitré devant sa femme. Il se mit à rire: — Ne sois pas inquiète. Ce ne peut-être que Jérôme Marberoux le maître-ménier. Il a tendu des pièges à l'ontres tout le long de la rivière. N'est-ce pas, Suzanne? Nathalie devint attentive.... C'est que la voix de la comtesse s'assourdissait brutalement et qu'elle pâleur s'épandait sur ce visage resté pur et frais comme celui d'une jeune fille, quand elle murmura: — On quelque rôdeur? Le pays n'est pas sûr. La proximité de la frontière nous amène des vagabonds, contrebandiers, braconniers, déserteurs... — Non, c'est Marberoux, je te dis. Je l'ai vu, moi aussi, plu-

seurs fois. La pâleur de Suzanne s'accroissait et le cœur de Nathalie se gonflait d'espérance, car elle devinait un mystère. Tous les mystères étaient bons à exploiter et devaient servir ses desseins. Dès ce matin-là elle fut sur ses gardes. Suzanne ne prononça plus une parole, n'écrivit plus une lettre, ne fit plus un pas, hors du château, sans que parole, lettre et promenade, n'eussent une espionne invisible. Et voici ce que vit l'espionne: Lorsque la comtesse sortait seule, Marberoux, comme s'il l'avait guetée, surgissait sur son passage, tantôt se contentait de la suivre, de loin, parce que, sans doute, il devinait un obstacle à ces rendez-vous, — tantôt l'accompagnait dans les détours des sentiers rocheux, après s'être assuré que personne ne le pouvait surprendre. Obligée, pour ne point se trahir, à des précautions infinies, Nathalie Bourriane n'osait s'aventurer trop près d'enx. Que se passait-il en ces entrevues? Elle eût payé cher pour le savoir.

Souvent, elle se trouva soudain en présence de la comtesse, après ces rencontres, et elle pouvait juger de l'angoisse de la jeune femme. Suzanne, pleine de fièvre, faisait semblant de ne pas l'apercevoir, mais Nathalie l'arrêta: — Sur le boulevard, un hâneur accoste un ami pressé: — Comment allez-vous?... — Très vite!... répond l'autre sans s'arrêter.

— Vous n'avez rencontré personne qui vous ait effrayé?... — Personne, je vous assure... Son rire nerveux était une certitude de plus qu'elle mentait. Pourquoi ces mensonges, si elle n'était pas coupable? Une pensée mauvaise amenait un sourire dans les yeux de la veuve. Elle remarqua bientôt un changement subit dans les habitudes de sa belle-soeur. Alors qu'autrefois la comtesse sortait presque tous les jours, amoureuse du grand air et de la promenade à pied par les côtes et les bois, elle s'enferma chez elle, ne quitta plus les terrasses ombragées et les abords immédiats du château. On eût dit que, même là où elle se sentait sous la protection de son mari, elle conservait malgré tout le vague effroi d'un danger, car elle ne se hasardait qu'avec crainte jusqu'à la rivière. Deux ou trois fois, quand apparut au bord de l'eau la haute silhouette du maître-ménier qui la guettait, elle se hâta de remonter vers le str abri du Royaume.

Nathalie pensa: — Elle a deviné mes soupçons et elle se tient sur la défensive... La suite à dimanche prochain.

Sur le boulevard, un hâneur accoste un ami pressé: — Comment allez-vous?... — Très vite!... répond l'autre sans s'arrêter.